LA NUIT RECOMMENCÉE

Du même auteur

Angleterre : une fable
Corti, 2004

Le Plaisir de la captive
Corti, 2006

LEOPOLDO BRIZUELA

LA NUIT RECOMMENCÉE

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Exergue de Fernando Pessoa
extrait des *Poèmes d'Alvaro de Campos*,
traduit du portugais par Patrick Quillier, 2001,
publié avec l'aimable autorisation de Christian Bourgois éditeur.

Titre original : *Una misma noche*
Éditeur original : Santillana Ediciones Generales, S.L.
© Leopoldo Brizuela/Editorial Alfaguara
c/o Guillermo Schavelzon & Asoc., Agencia Literaria
ISBN original : 978-84-204-0240-6

ISBN 978-2-02-109667-5

© Éditions du Seuil, janvier 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Ariel

Moi, qui ai été vil, littéralement vil,
Vil au sens mesquin, au sens infâme de la vilenie

FERNANDO PESSOA

Roman

A

2010

« Si l'on m'avait demandé de témoigner », me dis-je. Mais c'est impossible. Peut-être est-ce pour cela que j'écris.

J'aurais pu déclarer, par exemple, que dans la nuit du samedi au dimanche 30 mars 2010 je suis rentré chez moi entre trois heures et trois heures et demie du matin : le dernier bus Retiro-La Plata part à une heure, mais une multitude revenait de je ne sais quel récital, nous étions serrés comme des sardines, la plupart d'entre nous debout, et nous avancions au pas sur l'autoroute et les bas-côtés.

Impatientée par mon retard, la chienne s'est jetée sur moi dès que j'ai ouvert la porte. Mais j'ai tout de même pris le temps de m'assurer qu'il n'était rien arrivé pendant mon absence – dans son appartement du rez-de-chaussée, ma mère, malgré ses quatre-vingt-neuf ans, dormait tranquillement, son souffle était régulier – et c'est seulement ensuite que je suis revenu chercher la chienne, lui ai mis la laisse et l'ai sortie sur le trottoir.

Comme chaque fois que je reste à proximité, j'ai fermé une seule des trois serrures que mon père, peu avant sa mort, a posées à la porte du garage : la peur d'être volés, séquestrés ou tués – ce besoin de sécurité que l'on appelle,

curieusement, l'insécurité – commençait à nous menacer de près, telle une ombre tapie dans l'ombre.

La nuit était claire et il ne faisait pas froid, aurais-je pu déclarer. On ne voyait personne dans la rue. Il n'y avait rien pour éveiller mon inquiétude quand j'ai pris la direction du boulevard périphérique sinon les voitures, peu nombreuses, mais impérieuses, avec le volume de leur sono au maximum et leurs phares qui illuminaient l'asphalte par intermittence. Ou encore les motos dont, par je ne sais quelle astuce, les pots d'échappement retentissent comme une fusillade.

C'est alors que je l'ai vu, en arrivant au carrefour. Un type d'une trentaine d'années – débardeur, casquette à l'envers, la visière rabattue sur la nuque, petite boucle d'oreille, comme déguisé en jeune – regardait vers le bout de l'avenue – très large avec ses terre-pleins – qui ceinture la ville. Il n'a tenu aucun compte de moi, ne m'a même pas jeté un regard, et il est étrange qu'à pareille heure on ne regarde pas un inconnu. Qui pouvait-il attendre, à ce moment et à cet endroit-là ? Qui pouvait lui faire courir de tels risques, en lui donnant rendez-vous en pleine nuit ?

On a traversé, jusqu'au terre-plein. La chienne a fait ses besoins dans ses coins habituels avec un empressement dont je lui ai été reconnaissant, et nous avons très vite fait demi-tour, mon animal se défiant des ombres et moi feignant le calme, sans inquiéter davantage, au moins en apparence, le type à la casquette qui, hissé sur ses mollets tendus, s'obstinait à vouloir deviner quelque chose au loin.

C'est alors que j'ai remarqué, derrière lui, au bord du trottoir d'en face, une voiture avec une porte ouverte et trois hommes à l'intérieur, qui semblaient l'attendre. Ils ont dû venir à deux voitures, me suis-je dit, et avoir perdu l'autre.

Je me suis souvenu de Diego, le voisin du 5, qui avait décidé de ne plus louer mon garage quand il avait commencé à travailler la nuit : « Tu as vu ce qu'ils font maintenant, la nuit. Ils te guettent dans l'ombre, et ils entrent avec toi… »

Je me suis mis à courir en faisant comme si la chienne avait réussi à m'entraîner. J'ai essayé de tourner la clé dans la serrure sans perdre un instant. La chienne est entrée avec la précipitation absurde que donne l'habitude et, aussitôt après avoir refermé, j'ai poussé l'énorme verrou que mon père a posé au-dessus des trois serrures. Alors j'ai respiré et je suis monté à l'étage, et peut-être ai-je tout oublié, comme quand on laisse la nuit aux mains de ses maîtres.

J'ai moi aussi des habitudes, pareilles à celles de ma chienne : si l'on m'avait demandé de témoigner, s'il s'était agi d'une affaire de détectives, de juges et de jurés, comme dans les romans, j'aurais pu récapituler ce que j'ai fait depuis lors, pas parce que je m'en souviens, mais parce que je fais toujours la même chose. Comme si je répondais à la question : « Est-ce que le cœur battait encore ? » Je suis d'abord allé à la cuisine, j'ai rempli une tasse d'eau, je l'ai mise dans le micro-ondes ; puis je suis passé dans mon bureau, où j'ai allumé l'ordinateur, et dans ma chambre, pour me changer. Quand le signal sonore du four s'est fait entendre – exactement trois minutes plus tard, y a-t-il quelque chose qui échappe au calcul, à l'heure actuelle ? – j'ai sorti la tasse, y ai plongé un sachet de thé, et je suis allé m'asseoir devant l'écran, dans ce temps hors du temps, qui n'a pourtant pas dû durer très longtemps, car si l'esprit parvient à se perdre sur la Toile, le corps, ce fardeau, fatigué, se retire.

J'avais passé toute la journée à Boedo chez une amie, ce dont elle pourrait, elle aussi, maintenant témoigner, s'il le

fallait (l'inconcevable minutie des romans policiers me gagne, en même temps que la culpabilité de savoir, d'avoir été témoin). J'ai consulté le courrier sur ma messagerie électronique, mais presque personne n'écrit le samedi, en pleine nuit. Peut-être ai-je envoyé une réponse, et j'ai passé un certain temps à feuilleter les journaux, mais comme les suppléments littéraires, à présent, ne sont plus dominicaux, ça n'a pas traîné. Et si j'ai ouvert la page de *chat*, je n'y suis pas resté plus de temps qu'il n'en faut aux hommes d'âge mûr, furtifs et somnolents, pour se masturber en cachette de leurs épouses.

Enfin – cela, je pourrais le certifier, de cela, je me souviens parfaitement –, une heure plus tard, disons, vers quatre heures ou quatre et demie, je suis allé d'une pièce à l'autre pour éteindre les lampes et fermer les fenêtres, celles du balcon de derrière, de la buanderie, de la cuisine. Quand je suis arrivé à la petite pièce que mon père appelait « la maison de retraite » – un habitacle vitré qu'il avait fait installer sur le balcon de devant pour y disposer son établi de charpentier et son tréteau d'électricien –, lorsque j'ai ouvert le rideau pour tirer vers moi le battant de la fenêtre, j'ai découvert en bas, garée à environ trois mètres, une voiture de police blanche qui luisait dans la nuit, moteur en marche, et qui portait l'inscription *Police scientifique* avec, à l'intérieur, deux policiers sur le qui-vive.

Il se peut que j'aie songé au « type à la casquette » ; je ne m'en souviens pas. Mais je suis sûr de m'être dit : « Heureusement, ils ne m'ont pas vu. Je ne serai pas leur témoin. Je peux continuer à vivre comme d'habitude. »

Discrètement, j'ai fini de fermer toutes les fenêtres, puis je me suis couché comme pour bien montrer ce que j'étais véritablement : un citoyen plus ou moins singulier, qui ne refoule pas ses excentricités, mais ne peut aucunement représenter un danger.

Dimanche après-midi. Je traverse pour aller au supermarché, quand sur le trottoir d'en face deux grosses filles m'arrêtent. Elles sont jeunes, et se tiennent par le bras.

– Il s'est passé quelque chose chez toi, cette nuit ? me demandent-elles, partagées entre la pudeur et le désir de savoir, en contrefaisant maladroitement la mine affligée avec laquelle on aborde une victime.

Entre leurs excuses, je parviens à comprendre que ce sont les petites-filles du voisin d'en face, l'officier de marine à la retraite, et qu'elles sont arrivées comme moi dans le quartier pour occuper l'étage d'une maison dans laquelle une personne âgée ne peut plus vivre seule.

– Non. Pourquoi ? demandé-je, un peu offensé, parce que je crois qu'elles veulent m'utiliser.

– On a vu une voiture de la police scientifique arrêtée devant chez toi, et on a pensé…

– Ah, oui, c'est vrai. (C'est seulement à ce moment-là que je me suis rappelé l'inscription sur la portière blanche.) Mais il ne s'est rien passé, dis-je, leur tournant le dos, comme gêné par cet intérêt obscène.

Et le lundi, à midi, la sonnette de l'entrée retentit, chose rare. Je sors sur le balcon, j'ouvre le battant de la fenêtre que j'avais fermée le samedi soir quand j'avais aperçu la voiture de police, et je vois la voisine de la maison d'à côté. Son visage, tendu à force de liftings, est pour moi un masque à peine reconnaissable, tant il est devenu semblable à celui de nombreuses femmes. Je lui demande ce qu'elle veut et lui fais entendre que j'allais prendre une douche – j'ai un peu honte de me montrer en pyjama après avoir passé toute la matinée à corriger mon roman.

Elle sourit étrangement, coupable mais inflexible. Sa peur est évidente. Elle me dit qu'elle ne peut pas parler comme ça, me demande de descendre une minute. Seulement une minute, prie-t-elle. Je lui réponds de m'attendre. J'enfile une robe de chambre et, pendant ce temps, j'imagine de quoi elle va me parler.

Elle est si souvent venue me dire : « Quand vas-tu te décider à faire poser une grille ? N'importe qui peut entrer par cette fenêtre sans barreaux », ou me raconter, intarissable, en un quasi-délire, qu'à une de ses amies, qui avait un balcon comme ça… J'ai essayé, je ne sais combien de fois, de l'arrêter en lui servant les mêmes excuses « Je suis en train de donner un cours », ou « Il faut que j'aille à Buenos Aires », mais elle ne m'écoute jamais, et il m'est arrivé de lui fermer pour ainsi dire la porte au nez.

Mais cette fois ce n'est pas du chiqué, je le comprends en ouvrant la porte et en trouvant Marcela à moitié cachée derrière le rosier, pour que ma mère ne la voie pas.

– Ils sont entrés chez nous dans la nuit de samedi à dimanche.

Elle dit « ils sont entrés » sans expliquer de qui elle parle, comme si nous n'avions pas cessé de discuter sur le sujet. Elle ajoute qu'elle est venue me mettre en garde, même si je ne perçois en elle que le besoin de s'épancher. Parce que son mari est déjà parti travailler et qu'elle est restée seule, terrifiée d'être seule, de perdre la tête sans personne auprès d'elle, sans son soutien psychiatrique habituel.

Alertée par la chienne qui s'est mise à aboyer, comme affolée par l'odeur de notre peur, ma mère se montre à la fenêtre. Marcela s'écarte un peu, « pour ne pas l'inquiéter », parce que ce qu'elle a à me dire « est terrible ».

Voilà ce qu'elle me raconte, ce dont elle pourrait témoigner :

– Ils sont entrés avec Ivancito, tard dans la nuit.

Marcela est surprise de me voir opiner du chef, geste que je fais sans y penser, en me rappelant vaguement la voiture de police. Mais elle ne s'interrompt pas.

Ivancito est son fils cadet, qui doit maintenant aller sur ses vingt-deux ans.

– Il revenait de danser, dans son 4 × 4. Quand il est descendu, ils lui ont collé une arme sur la nuque, l'ont fait entrer dans la maison et monter à l'étage. Robert, qui souffre d'insomnie, travaillait dans son bureau ; et moi, qui dormais, je me suis réveillée, mais je n'ai pas bougé.

Je me souviens tout à coup : *Un fils. Un père. Une mère*.

– Mais ils n'étaient pas basanés, précise-t-elle. Encore heureux ! Ils étaient posés, très polis. Ils savaient très bien ce qu'ils faisaient (mon père, je m'en souviens, avait dit quelque chose de semblable, après l'épisode qui me revient désormais plus clairement en mémoire : *c'étaient des gens corrects*). « Débranche l'alarme. » C'est la première chose qu'ils ont ordonnée à Ivancito quand ils sont entrés. « La balise primaire et la secondaire, hé ! » Parce qu'il y en a deux, celle que tout le monde peut entendre, et une autre, secrète, qui déclenche l'alarme dans l'entreprise de surveillance, si l'on appuie sur l'étoile après avoir composé le code. C'est un système nouveau qu'ils connaissaient déjà. Par bonheur, Robert, qui sait comment s'y prendre avec eux, les a rassurés : « Ne vous inquiétez pas, les gars, j'ai toujours quelque chose pour vous. Je garde toujours un petit truc en réserve pour ces occasions. – Et ta femme ? a demandé leur chef. – Laissez-la. Elle dort. Si on la réveille, elle va s'angoisser, et on n'en sortira plus. » La complicité masculine aidant, ils ont acquiescé. En fait, c'était toute une cellule, une organisation ; ils avaient des talkies-walkies, dans lesquels ils disaient : « C'est terminé » ; « Vous pouvez

venir ». Un camion est arrivé, dans lequel ils ont mis les ordinateurs. Ils ont pris l'argent. C'est sûr, ils vont revenir.

Je lui fais part de ce que j'avais vu, dans la nuit de dimanche, quand je suis rentré de Buenos Aires (et si j'ai froid dans le dos, ce n'est pas pour ça, mais parce que vient s'ajouter à l'ensemble *mère-père-fils* un autre mot : *organisation*, qui éclaire plus nettement la scène oubliée).

Je lui parle du type à la casquette à l'envers, de la voiture qui semblait l'attendre, et de la voiture de police.

– Comment ça, une voiture de police ? fait Marcela, éberluée. On n'a pas porté plainte !

Je lui explique ce que j'ai vu, elle devient si nerveuse que je dois recommencer, mais elle m'interrompt aussitôt et me demande de tout raconter à son mari. Elle me dit aussi de ne pas m'inquiéter, qu'ils ne porteront pas plainte, et surtout de n'en parler à personne.

Quand je pénètre dans l'appartement, je découvre ma mère en train de guetter, méfiante.

– Que voulait Marcela ? me demande-t-elle en tremblant.

Pour elle, seul un malheur, un péril imminent, peut m'avoir rapproché de ces gens que nous détestons.

– Rien ! m'exclamé-je, improvisant. Elle t'a apporté des magazines.

Elle m'oblige à répéter la phrase une ou deux fois. Quand elle finit par comprendre, elle me lance, sarcastique :

– Ah, oui, et où ils sont, ces magazines ?

J'agite quelques vieux numéros, de ceux que Marcela lui a offerts et qui sont bons à jeter, certain qu'elle les a oubliés, comme elle oublie presque tout. Je les lui tends et remonte dans mon appartement, où le travail m'attend.

Même si dans un témoignage cela pourrait paraître superflu, je dirai quand même que ma mère a sans doute décelé

dans mes expressions une vérité que je ne parviens pas à cerner, que je ne cesse de me répéter depuis plus de trente ans, un leitmotiv.

Ce soir, je reçois quelques élèves chez moi, et quand je sors en fin d'après-midi pour aller faire des photocopies, je vois des ouvriers mesurer le porche de la porte d'entrée des Chagas. Robert est là, avec sa minerve, son air de chef de service, et sa passion pour les grilles. Il me fait signe de venir le trouver plus tard, qu'il guettera mon retour.

En passant devant le 5, je rencontre Diego, mon voisin. Je lui annonce qu'il avait vu juste, dans la nuit du samedi au dimanche « ils sont entrés » au 29. Ils ont guetté l'arrivée d'Ivancito, qui était allé en boîte, et ils se sont glissés derrière lui. Moi, j'ai vu un type suspect avec une petite boucle d'oreille et une casquette à visière, à quelques mètres de l'endroit où nous nous trouvons.

– Et tu n'as pas appelé le 911 ? me demande Diego, comme s'il me soupçonnait de quelque chose.

– Non, lui dis-je, un peu perplexe. Je n'y ai pas pensé.

Je ne juge pas nécessaire d'ajouter que je ne sais pas très bien ce qu'est ce 911 et que, de toute façon, je n'aurais pas appelé.

– Tu sais, ma femme est psychologue, me dit-il sur un ton de reproche, elle travaille là-bas, et elle répond aux gens qui se sentent menacés.

Nul ne pourrait dire de Diego et de sa femme que ce sont des flics, mais je sens de nouveau la même suspicion.

Je fais les photocopies au kiosque du coin, et quand je reviens Robert s'éloigne des ouvriers comme un médecin du lit d'un malade entouré de praticiens et vient avec empressement me rejoindre.

Robert est un psychiatre de renom, mal vu des progressistes. Même si, à l'heure qu'il est, il doit gagner beaucoup

moins d'argent que ce que rapportent à sa femme ses salons de beauté, il a conservé son allure de directeur d'hôpital. Il me serre la main et m'entraîne à l'écart.

– Qu'est-ce que m'a dit Marcela ? s'enquiert-il tout bas quand je lui dis que je suis désolé de ce qui leur arrive. Tu as vu une voiture de police ?

– Il n'y a pas que moi, répliqué-je, comme si mon seul témoignage n'était pas digne de confiance. Les deux grosses filles d'en face, toujours assises à côté du vieux, l'ont vue aussi. Je suis certain d'une chose : il était quatre heures et demie ; un bon moment avant qu'ils n'entrent chez vous, ajouté-je avec l'emphase propre aux romans policiers.

Je lui dis encore que je comprends à présent pourquoi le type à la casquette à l'envers était anxieux : il avait vu Ivancito arriver de loin, et il voulait monter au plus vite dans la voiture qui l'attendait pour suivre le garçon jusqu'à la porte de chez lui.

– Mais non ! s'exclame Robert, m'interrompant. C'était une intervention montée et menée en toute impunité. Ils étaient en « zone libérée » !

Je répète presque machinalement « zone libérée », une expression qu'il ne peut qu'avoir lue dans le rapport de la Commission nationale sur les disparus. J'en reste surpris et réjoui.

Robert est un homme de droite : résidence secondaire à Pinamar, appartement à Miami, présidence du Rotary Club – autant de conquêtes affichées comme des torsades aux épaulettes. Que même lui, venu s'installer dans le quartier en pleine dictature, ait fini par comprendre le rôle dégradant que joue la police me donne un sentiment de victoire ou de revanche. J'y vois une réussite du gouvernement que je soutiens.

– Mais, dis-moi, cette voiture de police, elle portait vraiment la mention *scientifique*… *Police scientifique* ?

Je réponds que oui, que c'est justement ce qui a attiré l'attention des deux grosses filles.

– C'est ça ! s'écrie-t-il. J'y suis !

Son visage s'éclaire. Ce dernier élément lui a permis d'établir son diagnostic ; c'était tout ce qui lui manquait pour se lancer dans la bataille. Il m'entraîne vers le carrefour ; on dirait un rendez-vous entre agents secrets.

– Il est arrivé la même chose à l'une de mes patientes : peu avant qu'on s'introduise chez elle pour la voler, une voiture de la police scientifique est venue se garer devant la maison voisine. Ce sont eux qui désignent aux autres chez qui ils doivent entrer. Et il est arrivé, à cette occasion, quelque chose de drôle…

Pour la première fois depuis trente ans, une étrange fraternité nous unit. Nous passons devant la maison de Diego et, aussi discrètement que je le peux, je lui fais signe de se taire.

– Ah ? La femme de ce type est de la police ? me demande Chagas.

Diego l'entend et nous décoche un regard haineux. Parce que les temps ont changé. Il ne faut pas croire que tous les flics se ressemblent, ni voir dans l'armée l'ennemi. Et si la femme de Diego travaille au 911, par nécessité, et même par solidarité, pourquoi le nier ?

Quand nous arrivons au carrefour, pour ainsi dire seuls, en face du parc de voitures d'occasion, Chagas reprend :

– Bon, la patiente en question porte plainte parce que l'assurance l'exige. Et elle déclare plus que ce qui lui a été volé. (Chagas rit. Il trouve ces agissements naturels, pardonnables.) Elle ne tarde pas à recevoir un appel… à trois heures du matin ! Tu imagines sa peur… C'est un de ceux qui ont pillé son appartement. « Sale garce ! lui lance-t-il. Tu as déclaré qu'on t'avait volé un home cinéma et maintenant le commissaire nous le réclame ! »

Son insouciance, qui confine à la joie, m'encourage à lui confier le tourment profond qui m'obsède : la similitude entre ce qui vient de se produire et ce qui est arrivé en 1976.

– Il y a trente-trois ans ? s'étonne-t-il, consterné. Que s'est-il passé, il y a trente-trois ans ?

Je lui raconte que ce soir-là une autre bande avait pris d'assaut sa maison, où vivait alors la famille Kuperman. Puis je suggère que, malgré l'avancée des droits de l'homme, « l'appareil répressif » ou « le crime organisé », quelque nom qu'on lui donne, est toujours là, cette agression le prouve.

(Mais je ne lui dis pas que la première fois ils sont passés par chez moi. Je ne lui raconte pas ce qui s'est produit pendant les dix minutes où ils étaient avec nous, ce que je n'ai jamais osé évoquer devant quiconque et qui me donne à présent des frissons comme si j'avais la fièvre.)

– De la présidence de la République au bas de l'échelle, mais en partant du sommet, dit Chagas (et un éclat de son regard semble me lancer l'avertissement : ne te trompe pas sur mon compte), ce sont tous des voleurs. Tous (d'un ample geste de la main, il semble vouloir englober le corps social tout entier). Tout ce qui nous reste à faire, c'est de nous défendre par nous-mêmes.

Chez moi, ma mère, un peu trop remontée, comme si elle se préparait à braver la tempête, me demande des comptes :

– De quoi avez-vous parlé, Chagas et toi ?

J'invente une réponse.

– Il m'a recommandé ses ouvriers ferronniers. Il s'est offert de les mettre à notre service.

– Bah ! fait-elle, dédaigneuse.

Je lui dis qu'il faut mettre des barreaux à la fenêtre de la cuisine, pas parce que nous courons un quelconque danger,

mais parce que l'assurance l'exige. Elle a une expression désabusée, qui semble vouloir dire : « À quoi bon ? S'ils entrent chez nous, l'argent arrangera-t-il quoi que ce soit ? » Tout à coup, j'improvise.

– Après, nous avons parlé des Kuperman. Tu t'en souviens ?

Sur ce, je m'approche de son oreille, prêt à lui rappeler la nuit où elle était seule face au commando.

Elle accuse le coup, mon impertinence la fâche. Je me repens d'avoir dit ça. Comme si on pouvait attirer la mort en l'évoquant.

Ma mère a près de quatre-vingt-dix ans. Elle oublie beaucoup de choses.

– Comment pourrais-je ne pas m'en souvenir ? fait-elle, offensée, et je sais qu'elle parle elle aussi de *sa* nuit.

Je monte chez moi, pour ne plus l'inquiéter. Ce que je dois écrire prend le pas sur tout le reste, un besoin de fuite que je connais bien. Mais je reste planté devant « la maison de retraite », face à la fenêtre d'où j'ai aperçu la voiture de la police scientifique, et je contemple, avec l'impression de déchiffrer un message, l'apparence du quartier.

Houses live and die, récité-je à part moi en regardant les maisons basses encerclées, au loin, par une barrière d'immeubles ; tout un *memento mori*. Je ne pouvais imaginer, quand j'avais douze ou treize ans, quand je faisais partie de ce paysage, je ne pouvais imaginer qu'un quartier vieillit aussi. Je ne veux pas parler de ce qui devient vénérable, pittoresque, mais plutôt vétuste, sale, délabré, parce que les maîtres de maison sont morts et que leurs veuves ont, comme ma mère, quatre-vingt-dix ans et n'osent plus laisser des ouvriers entrer chez elles…

Pourtant, me dis-je, quelque chose a la vie plus dure que les maisons, mais quoi ? Tout simplement une bande

d'agresseurs, de gangsters, d'assassins ? Un mécanisme occulte, un code secret derrière le paravent des lois connues ? Un langage muet que les règles du langage essaient tant bien que mal de reproduire ou d'occulter malicieusement ? Peut-être les événements s'agencent-ils de sorte que les uns soient victimes et les autres bourreaux sans que nul éprouve le besoin d'en parler. Mais, me dis-je, pour moi le moment est venu de comprendre, si j'écris.

Parce que jamais encore je ne m'étais senti si proche de ce soir-là, si près de son horreur.

Je commence.

B

1976

La ville est un quadrillage. Les rues la découpent rigoureusement à angles droits, en pâtés de maisons quadrangulaires, identiques, numérotés. Si quelqu'un l'avait survolée pendant la soirée que je voudrais évoquer (des policiers en hélicoptère, un guérillero en fuite qui se serait envolé pour l'exil), il aurait cru découvrir la véritable fonction de cette géométrie : c'est une cage, une carte d'état-major.

Le directeur de la police a déclaré : « Monsieur, tout ce que je demande pour moi, c'est le plus dur du combat. » Et le gouverneur a dit : « En premier lieu les subversifs, puis leurs complices, et pour finir les indifférents. Tous seront éliminés. »

Le pâté de maisons dans lequel se déroule cette histoire est un peu au-delà de la périphérie, là où l'esprit qui a conçu le plan de La Plata a laissé une feuille blanche. Juste après la large avenue qui entoure la ville, la *Circunvalación*, avec ses larges terre-pleins au centre.

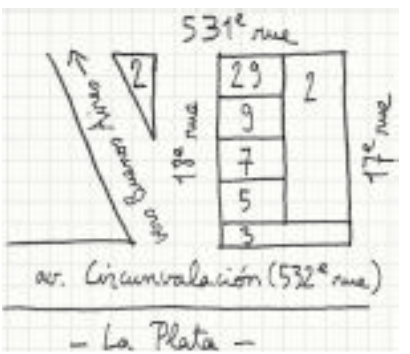
Considérons l'ensemble. Il est formé par à peine cinq maisons, ou quatre, plus exactement : le coin où j'ai vu le

type à la casquette, au numéro 3, est un parking couvert occupé par des voitures d'occasion ou des voitures volées, et je ne le prendrai pas en compte.

Le trottoir d'en face est beaucoup plus court. Il longe un bâtiment triangulaire ou, pour mieux dire, une moitié de rectangle que le débouché du Camino General Belgrano, qui rejoint le centre de Buenos Aires, ampute par le travers, et qui ressemble à un coin enfoncé dans les deux rues, ou à une proue.

Cette construction triangulaire constitue une seule maison, dont la porte d'entrée fait face à la mienne et à celle de mon voisin, le 9 et le 29. Les maisons suivantes et le parking donnent sur la route qui va à Buenos Aires, c'est-à-dire sur un espace beaucoup plus dégagé.

Un trafic constant de voitures, de bus, de camions qui entrent en ville ou en sortent à toute vitesse, un tremblement intermittent rappellent les temps où tout cela n'était qu'un marais, la pampa sauvage.



Guerre contre la subversion ? Répression ? Génocide ? Ma mémoire – j'avais douze ans, alors – éclaire les faits comme des éléments d'un paysage, des fragments de mosaïque, les pièces d'un puzzle sanglant que quelqu'un reconstitue silencieusement dans la nuit.